

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 11

Artikel: Toujours autour du guillon
Autor: Z.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211988>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La section de la chambre
Mironton, etc.
La section de la chambre
Peut sans inconvénient (*bis*).

Etre portée au double,
Mironton, etc.
Etre portée au double,
Sans empêcher les gaz (*bis*).

De s'en aller par l'âme
Mironton, etc.
De s'en aller par l'âme
Ou par un autre endroit (*bis*).

Faut voir la trajectoire,
Mironton, etc.
Faut voir la trajectoire,
Que la balle décrit (*bis*).

C'est une ligne droite
Mironton, etc.
C'est une ligne droite,
Voilà le coup parti (*bis*).

Parti par la culasse
Mironton, etc.
Parti par la culasse,
Mon œil y est resté (*bis*).

Faut le porter en terre,
Mironton, etc.
Faut le porter en terre
Et l'autre va pleurer (*bis*).

C'est pas ce qui m'attriste,
Mironton, etc.
C'est pas ce qui m'attriste,
On va recommencer (*bis*).

Depuis deux ans ça dure
Mironton, etc.
Depuis deux ans ça dure
Ça peut encore durer (*bis*).

Et durer jusqu'à Pâques
Mironton, etc.
Et durer jusqu'à Pâques
Ou à la Trinité (*bis*).

La Trinité se passe
Mironton, etc.
La Trinité se passe,
L'essai n'est pas fini (*bis*).

On a le temps d'attendre
Mironton, etc.
On a le temps d'attendre
La s'maine aux trois jeudis (*bis*).

Un conscrit.

LOU PAN DAI Z'ALLEMAGNÈS

Tsi Djan-Pierro-David Tsalabrù l'étau onna bairda d'infans. Lo premi qu'étâi on valet, l'avâi nom Daniet.

On desando né que l'étâi vè lo fu avoué son père, lâi dit dinsè :

— Etiuta père, coumain no ne sain pas retzo et que nain pas d'ovradzo por ti, ye vu parti.

— Et ye vâo-tou allâ ? que lâi demandé lo père.

— Ein Allemagne, que lâi repond Daniet ; y'améré tant savâi la lingua alleminda. Din ti lè cas, ne vu pas alla pllie lein.

Tot fu binstou arindzi, et lo dépâ fu décidé po lo leindeman. Apri avâi dévesa on boquet l'iran sè cusi.

Lo dzo d'apri, Daniet sè levâ dè bounaura po fabriqua son bissâ. Quand l'eut fini, ye so po fèrè sè z'adièux ai cognesancès et bairè on demi avoué lè z'amis.

Dé retô à l'hotô, ye coumencè pè medzi onna puchinta assietta dè soupâ à la farna grellia, que l'avâi dâi gremaillons coumain lo poing. Quand l'a tot z'u racellâ, prin on bocon dè pan et dè fromadzo deïn sa catzetta, l'imbrassè totè la famille et s'eïn va.

Arreva in Allemagnè n'avâi, commé vo paodè crairè, pllie d'ardzeïn, époué n'avâi onco mein traôva d'ovradzo.

Vouaiquè lo bon ; in passin dévan onna boutique dâo dentistro, cruf que l'étâi la boutequa don bolondzi. Ye l'avoué la botzè in fourin sa

man dou aô trâi iadzo dedein, po feré à vâirè que l'avâi fan.

Lo dentistro crèdè que l'avâi mau âi deïn. Le fâ eintrâ et lo fâ chetâ su lo fauteu.

Daniet que craiè qu'on volliâ lâi bailli à medzi, coumain à n'on petit osé, raôvre la botze et lo deintistro, que vâ que l'a onna crouâ deïn... la lè accertzè.

Vouaiquè noutron Daniet que sè met à sicliâ coumeint on caïon pertsi su lo trabetzet. L'é fo lo camp vint' à terre ein se tenien la titâ avoué lè dou man.

Coumeint l'arrevâve tsi li son père l'ai fa :

— Té dza revenu dâi z'Allemagnè ?

— Vâ, que lâi repond Daniet, allâ lâi din lè z'Allemagnè, quand vo demandâ dâo pan, a vo trai lè deïn. E. B.

La livraison de mars 1916 de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE et REVUE SUISSE contient les articles suivants :

Louis Leger, de l'Institut. Ce qu'on peut espérer pour la Pologne. — Ch.-J. Sermand. La nuit de l'empereur. — Archibald Hurd. La Suisse et le blocus naval. — D. Baud-Bovy. L'évasion. — Virgile Rossel. Conrad-Ferdinand Meyer. — R.-A. Beiss. L'espionnage. (Seconde et dernière partie.) — N. Gay. La domination allemande en Russie. — Henri Bachelin. La guerre sur le hameau. (Troisième et dernière partie.) — Paul Bonnefon. Octave Feuillet et Le village. (Seconde partie.) — Cheik Aly El-Ghaïaty. L'Alma mater du Caire. — Chroniques italienne, (Francesco Chiesa) ; hollandaise (Louis Bresson) ; suisse allemande (A. Guillard) ; scientifique (Henry de Varigny) ; politique. — Bulletin bibliographique. — Table des matières du tome LXXXI.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraison de 200 pages. Pour tous les pays de l'Union postale : Un an, 25 fr. — Six mois, 14 fr. — Pour la Suisse, 20 fr. et 11 fr.

VALAISANNERIES DU « CONTEUR »

L'ambition du député.

Sil n'avait guère le souci de briller par son éloquence à la tribune parlementaire,

M. le député Plan-Conthey, un des plus silencieux aux séances du Grand Conseil (ce qui est tout de même quelque chose, n'est-ce pas ?) se flattait en revanche de posséder, avec un beau domaine en vignes, un des troupeaux les plus superbes du canton et surtout d'être le plus fort fournisseur des laiteries de la plaine du Rhône, de Martigny à Sion et au delà. La tradition n'a pas conservé le nombre de litres de lait que les servantes de ce Crésus agrarien apportaient chaque jour à la laiterie de son village, mais certainement c'était un chiffre fabuleux. Monsieur le député ne manquait aucune occasion de le rappeler à ceux qui le savaient, aussi bien qu'aux rarissimes personnes qui auraient pu l'ignorer.

Cependant, ses prétentions au *record laitier* de la plaine, si l'on peut dire, furent un beau jour contestées par un ressortissant d'une autre commune du district, venu pour affaires dans le fief de M. Plan-Conthey et à l'oreille de qui le riche député n'avait pas manqué l'occasion de magnifier l'opulence de son étable.

— Ah non ! M. Plan-Conthey, vous devez faire erreur. A ce que je crois bien, le gros richard qu'est M. d'Ardon, le juge de ma commune (un nom à particule aristocratique, tandis que M. Plan-Conthey était né dans la roture) en trait encore davantage.

— Pas possible, s'exclama le député désappointé.

— Je crois que si, maintint l'autre.

Et la conversation changea de sujet mais non le cours des pensées intimes du nabab valaisan. Il fallait sans retard vérifier l'exactitude des dires de son contradicteur et pour ce faire, il s'avisait d'envoyer un domestique de confiance dans la commune de M. d'Ardon, aux fins de s'informer discrètement auprès du fromager du lieu.

Décidée la veille, cette démarche s'accomplit le lendemain. Parti avec les instructions de son maître, le valet de M. Plan-Conthey revint le soir lui annoncer qu'en effet M. d'Ardon le battait dans sa laiterie de deux ou trois litres chaque jour.

Que faire ? Il y a partout des remèdes, sauf à la mort, dit un vieux proverbe de chez nous : aux grands maux les grands remèdes, pensa M. Plan-Conthey.

Et pour vaincre M. d'Ardon — au surplus son concurrent évincé aux dernières élections — il prit une décision héroïque.

Il descendit à l'étable et désignant deux superbes veaux destinés à l'élevage, dont l'un était issu d'une famille de *reines* de la race d'Hérens — peut-être lui-même la reine en herbe de la *montagne* de Thyon où trône actuellement *Carrot*, la reine actuelle des vaches valaisannes, dit-on — il dit aux domestiques :

— Demain vous appellerez le boucher pour abattre ces deux veaux. Le valet dut exécuter l'ordre inattendu sans se rendre compte tout d'abord du motif.

Dès ce jour, M. Plan-Conthey fut le *roi* incontesté des laiteries de la plaine. Mais aussi les mauvaises langues ne l'appelaient plus que le *député aux veaux* !

Lourtier (Valais) mars 1916.

M. GABBUD.

Mots d'enfants (*authentiques*) :

Bébé. — Maman, ça sent mauvais ici !

La maman. — Mais non, mon chéri, je ne sens rien.

Bébé. — Ici, tout près !

La maman. — Je t'assure qu'on ne sent rien.

Bébé. — Eh bien, sent avec mon nez !

Un petit garçon — Où vas-tu, papa ?

Le papa. — Je vais voter.

Le garçon. — Tu n'as pas besoin d'y aller, on a assez de vin à la maison !

TOUJOURS AUTOUR DU GUILLON

En réponse à la question que posait, samedi, un de nos correspondants, dans l'article intitulé : *Around du guillon*, nous avons reçu la lettre suivante, dont l'auteur s'excuse, on le verra, de garder l'anonyme.

En dépit de la recommandation contenue dans le dernier alinéa de la dite lettre, nous la publions, puisqu'elle se donne à nous comme réponse à notre question de samedi. Quant aux petites malices, justifiées ou non, à l'adresse de nos bons amis de Cully et de Lutry, nous laissons à ceux-ci le soin d'y répliquer, sûrs d'avance qu'ils ont, dans leur sac, d'excellents arguments pour se défendre, s'ils le jugent bon.

« A Messieurs les Rédacteurs du
Conteur vaudois.

« Dans votre article du 4 mars (N° 10) « Around du guillon » vous dites qu'à Lavaux quand on boit un verre à la cave on a l'habitude de boire le premier et ensuite de passer le verre à son voisin de droite — c'est vrai — sauf à Riez où vous dites que l'usage est de donner le verre à gauche ; voici pourquoi : Celui qui tire au vase tient le guillon de la main droite et le verre de la gauche et ainsi le tend à son voisin de gauche ce qui est très logique et pratique, mais non parce que la droite est une place d'honneur.

» Vous demandez aussi quelle est la règle à Cully ; malheureusement il n'y en a pas, car c'est bien rare si l'on vous offre un verre à la cave ; il y a assez de pintes pour boire son verre.

» A Lutry on vous dit « en repassant » ! Cela provient de nos ancêtres qui allaient au marché à Lausanne, et comme c'était un peu matin les amis leur disaient « en repassant » (en revenant) mais alors ils ne voyaient personne.

» Je vous prie, Messieurs les Rédacteurs, de ne pas insérer ces explications dans le *Conteur* car cela ne ferait pas plaisir aux amis de Cully et de Lutry ; aussi je garde l'anonyme.

» Veuillez, Messieurs, recevoir mes bien cordiales salutations. »

Z.

UNE PLAIE

Il y a quelque temps, nous faisons remarquer que la guerre, qui avait déjà modifié et bouleversé tant de choses, n'avait pu avoir raison des conférenciers de tout genre. Il semble, au contraire, que l'espèce se soit encore augmentée. Jamais l'on ne vit autant de conférenciers. Et ce n'est pas à Lausanne, seulement, témoin les vers suivants, adressés par un de ses lecteurs au *Courrier de la Montagne* de Ste-Croix. Ils sont intitulés :

Rimes d'occasion.

En édmes-nous des conférences
Dans ce court mois de février !
Des concerts, cinémas, séances
Pour enfants, patron, ouvrier !

Je n'en dresserai pas la liste :
Trente attractions pour vingt-neuf jours !
... Plaignez le pauvre journaliste
La plume en main, toujours ! toujours !

Tous les soirs, il prit son courage
Allant... pour faire un résumé.
Oh ! rester neige — et vent font rage
— Chez lui, comme il aurait aimé.

O Sainte-Croix, terre bénie
Des orateurs ! En rangs pressés
Ta foule se voit réunie.
Tous attentifs, jamais lassés.

Ancien, moderne, paix ou guerre,
Chapelle, Foyer, Temple ou Stand,
Sujet, local, n'importe quel genre,
Pourvu qu'on y parle un instant !

Parlez des monts, parlez de plaines,
O conférenciers du canton,
Pensez au familier dicton :
« N'en jetez plus, la cour est pleine ! »

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

3

JEAN DE BRÖGNY

(Traduit de l'allemand par J. ZINK.)

— Bien, et maintenant que Dieu l'accompagne, dit le vieux Monsieur, qui ajouta, en badinant : Je ne te fais pas cadeau des souliers, mais tu me les paieras un jour quand tu seras cardinal, entends-tu ?

— Certainement, Monsieur. certainement, répondit le jeune Allarmet, d'un ton aussi sérieux que s'il était à la veille d'atteindre cette dignité, vous pouvez pleinement vous en rapporter à moi.

Le vieux Monsieur Rouilly rit et tendit la main au jeune homme pour prendre congé de lui ; le petit Pierre en fit autant, et Jean Allarmet, le cœur joyeux, courut au couvent, non sans s'arrêter pour regarder avec vanité intérieure sa nouvelle chaussure.

Depuis lors, ni le vieux monsieur, ni son fils n'en entendirent parler. Les années s'écoulaient, le petit Pierre devint un grand Pierre, aidant vaillamment son père dans les affaires, et lorsque le vieux marchand mourut, son fils était marié et avait à son tour des enfants pour propager dans les âges futurs la race des Rouilly. Mais le jeune Pierre n'eut pas le même bonheur que son père. Le pays souffrit de la guerre et de la cherté, les affaires allèrent mal, et à tout cela se joignit un incendie qui éclata dans la maison qu'il habitait et

détruisit la plus grande partie de ses marchandises. Alors Pierre Rouilly tomba dans une extrême pauvreté. Il regarda avec inquiétude ses enfants, auxquels sa femme et lui avaient peine à fournir le strict nécessaire. Ils avaient bien toujours la petite boutique de la place de la Madeleine, mais elle était peu garnie, et souvent ils durent vendre des nippes en dessous du prix d'achat, à un autre fripier, afin de subvenir à leurs plus pressants besoins. Mme Rouilly tenait le magasin, tandis que son mari travaillait au dehors comme journalier ou comme manœuvre. Nonobstant tout cela, ses affaires allèrent toujours de mal en pis.

Cependant un soir, il rentra à la maison plus agité qu'à l'ordinaire ; il était évident qu'une pensée importante occupait son esprit.

— Femme ! dit-il à son épouse, nos affaires ne peuvent ni ne doivent plus aller ainsi. Nous vendons nos effets pièce à pièce, et dans un laps de temps plus ou moins long, il ne nous restera plus rien à vendre, et nous périrons de misère, nous et nos enfants. Tentons l'aventure. Si mon entreprise réussit, c'est bien. Si elle ne réussit pas, nous n'en irons pas plus mal qu'à présent. Ce qu'il nous reste à la maison vaut bien cent florins et plus ; je vais le mettre en gage auprès d'un riche voisin, qui nous prêterait cette valeur pour une année. Muni de cette somme, je pars avec mon fils aîné pour Constance, où il y a maintenant une grande assemblée de seigneurs ecclésiastiques et laïques de quelques villes, réunis pour réformer l'empire et l'Eglise et pour élire un pape. Avec une telle assemblée, il y aura bien, sans doute, quelque chose à gagner, car il doit s'y trouver près de cent mille étrangers. Les uns vendent, les autres achètent, et l'on peut gagner beaucoup d'argent. J'ai donc résolu d'entreprendre ce voyage.

A l'ouïe de ces paroles, Mme Rouilly fut bien triste et eut cent peine à retenir ses larmes.

A cette époque, un voyage de Genève à Constance était tout autre chose que de nos jours. Il n'y avait ni postes, ni chaussees, ni chemins de fer, ni bateaux à vapeur, mais une mauvaise route que les voleurs rendaient peu sûre et sur laquelle les voyageurs étaient souvent dévalisés jusqu'à la chemise, ou même assassinés. C'est pourquoi Mme Rouilly fut tout affligée à l'ouïe du projet de son mari, et, en tout autre circonstance, elle eût fait tout au monde pour le retenir ; mais elle se soumit et dit :

— S'il ne peut être autrement, va, Pierre, et que Dieu t'accompagne, qu'il bénisse tes travaux. Il ne m'abandonnera non plus lorsque je serai seule ici. Restait, il est vrai, une chose capitale, c'était que le voisin prêtât à Pierre Rouilly l'argent dont il avait besoin pour son entreprise. La chose eût lieu sans difficulté, car Pierre était connu de tout le monde comme honnête homme, malgré sa pauvreté, et, d'ailleurs, les objets remis en gage couvraient, et du reste, la somme prêtée.

Par une belle matinée de mai, Pierre Rouilly, accompagné de son aîné, qui avait une quinzaine d'années, quitta Genève pour aller à l'étranger chercher la fortune qui lui avait tourné le dos dans son propre pays.

Le propriétaire d'une barque qui se rendait à Lausanne prit gratis les deux voyageurs. Ils furent d'abord assez abattus et mélancoliques, et ne pouvaient détourner les yeux de la ville qu'ils laissaient derrière eux et où ils abandonnaient dans l'angoisse tout ce qu'ils avaient de plus cher. Mais lorsqu'ils furent arrivés à la hauteur de Nyon, et que Genève disparut dans le lointain, nos voyageurs sentirent le cours de leurs idées changer ; ils jetèrent avec courage un coup d'œil plein de confiance sur l'avenir. Arrivés sur le soir à Ouchy, qui ne se composait alors que de quelques cabanes de pêcheurs, ils ne s'y arrêtèrent pas et montèrent à Lausanne, d'où ils partirent le lendemain, de bonne heure pour arriver encore avant le soir à Fribourg, ce qui, pour un bon marcheur, fait une course de douze lieues et plus. Le jour suivant, ils étaient à Berne. De là, ils poursuivirent leur route par Zurich, et le sixième jour, après leur départ, ils virent le soleil de l'après-midi dorer les tours d'une grande ville : c'était Constance.

(A suivre.)

(Tous droits réservés.)

Pensée. — Ce n'est pas de vivre en province qui vous rend provincial, — c'est d'y fréquenter les provinciaux.

Le portrait

Un grand seigneur, mais avare, voyant
Un bon pasteur qui, d'un air suppliant,
Sur son portrait, paraissait, en silence,
Fixer la vue : — Ah ! dit son Excellence,
A mon portrait, je le vois en ce jour
Vous voulez donc aussi faire la cour,
N'est-il pas vrai ? J'en devine la cause :
En avez-vous obtenu quelque chose ?
— Non, « Monseigneur, répond, en s'inclinant,
Le vieux pasteur... Il est trop ressemblant. »

Brindilles

La vraie gloire, c'est d'être acclamé — et incompris !

* * *

Qu'est-ce que l'art de la diction ? L'art de parler comme on ne parle pas.

* * *

Il n'arrive jamais rien de neuf ni rien de pareil.

Echos de la frontière :

— Hans, has-tu engor un ssigare ?
— Non, je regrette...
— Ssa fê rien ; che tumerai un tes miens !

* * *

Au café, un lieutenant demande un cigare :
C'est tout ce que vous avez ! N'avez-vous pas des cigares pour officiers ?

Une voix de soldat, dans la salle : « Garçon, un cigare de tambour, à 2 fr. 50 ! »

Chez sa marraine de guerre. — Il est 7 heures du matin ; Madame est encore au lit.

On entend un coup de sonnette.

La bonne va ouvrir et revient précipitamment.

— Madame, c'est un soldat qui demande à vous parler.

— Oh ! c'est sans doute mon filleul, que je n'ai jamais vu. Laure, faites le entrer !

— Bonjour marraine.

— Bonjour mon ami. Comment, vous avez pu avoir un congé ?

— Avec peine, marraine (il s'assied au bout du lit).

— Mais que faites vous, mon ami ? Prenez donc une chaise.

— Oh ! marraine, le lit, ça me connaît. Je suis agent de liaison des troupes de couverture.

Grand-Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dès jeudi 9 mars et jours suivants ; tous les soirs à 8 h. 45, et dimanche en matinée à 2 h. 15 représentation de *Vous avez le bonjour*, revue locale et internationale à grand spectacle en 3 actes et 14 tableaux de MM. Paul Tapie et Maurice Hayward. Adaptations musicales de M. Bastide, 14 décors nouveaux de M. Laurent Vanni. 120 costumes inédits de la maison Lemarchand, de Paris et de Mme Tapie. Robes-modes de la maison Bonnard frères, à Lausanne. Danses et ballets réglés par M. Janssens, maître de ballet du Théâtre Royal d'Anvers. Les 8 Neutral's Girls, danseuses cosmopolites.

Kursaal. — Spectacles de la semaine :

La direction du Kursaal a l'excellente idée de nous redonner la très amusante opérette d'Audran, *Le Grand Mogol*. L'interprétation en est de tout point excellente ; vrai la troupe d'opérette de Bel-Air est des meilleures. On ne saurait, sans injustice, citer l'un plutôt que l'autre de ses artistes. Si, pourtant, nous voulons faire une exception pour Georges, le comique extraordinaire, des plus désopilants dans le « Grand Mogol ».

Cette pièce dont la première a eu lieu hier, avec grand succès, sera redonnée ce soir, samedi, et demain, dimanche, en matinée et soirée.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.